



FIOLY BOCCA

MES PAS
DANS
LES TIENS

DENOËL



Mes pas dans les tiens

DU MÊME AUTEUR

Une seconde d'éternité, Denoël, 2017

Fioly Bocca

Mes pas
dans les tiens

roman

*Traduit de l'italien
par Anaïs Bouteille-Bokobza*

DENOËL

Titre original :
L'Emozione In Ogni Passo

Éditeur original :
Giunti Editore, Firenze, 2015.
© Fioly Bocca, 2016.

Cette édition est publiée en accord avec Fioly Bocca,
conjointement avec ses agents attitrés, Walkabout Literary Agency,
Rome, Italie et L'Autre Agence, Paris, France. Tous droits réservés.

Il est strictement interdit de reproduire ou transmettre ce livre,
sous quelque forme que ce soit. Cela comprend la photocopie,
l'enregistrement, le stockage et la transmission de données,
sans permission écrite préalable de l'éditeur.

Couverture : Raphaëlle Faguer
Image : © Ludmila Shumilova / Arcangel Images.

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2018

*À mon père, qui m'a appris
que tout voyage commence par un pas.*

« La vie de chacun peut être représentée par un chemin parcouru à pied. »

Erri DE LUCA

Un cahier et une carte

En chemin

Se réveiller dans un lieu inconnu, c'est comme une renaissance.

Alma le savait depuis l'enfance, quand tous les voyages donnaient cette sensation ronde et parfaite de début, de jour qui recommence, les portes grandes ouvertes. Derrière chaque seuil une possibilité, une vie à décider.

Il serait facile de repartir de là. Des réveils dans les pinèdes andalouses, le nez hors de la tente, humant l'odeur de mer et d'eucalyptus. Il serait beau de convaincre le temps qu'il s'est trompé, qu'il a couru alors qu'il aurait dû marcher. Tout le monde commet la même erreur : ce soir je m'endors à dix-huit ans, j'entre à la fac, et on fait comme si de rien n'était. Tu me rends le passé et moi je te pardonne ton erreur, temps, mon drôle d'ami.

C'est à cela que pense Alma, dans sa chambre de Saint-Jean-Pied-de-Port, alors que pointe l'aube diaphane. Elle

est arrivée la veille au soir, accueillie par le crépuscule, après une journée de voyage épuisante : avion, train et cars. Des correspondances suspendues à l'instant.

Tout ça, elle en est certaine, pour arriver sur le pont du village à cette heure précise, pour être accueillie par le rouge liquide d'un ciel qui déborde sur la route, sur les pavés, tandis qu'un groupe d'enfants joyeux court après un ballon. Tandis que le fleuve qui coule en dessous reflète la couleur du soir qui s'annonce.

Elle ouvre grands les rideaux et interroge la journée : son visage est lourd et gris, surprenant pour un matin de juin. Renaître en été par un temps d'octobre : est-ce de bon augure ? se demande Alma en nouant les lacets de ses chaussures de marche. Elle regarde son sac à dos, qui durant les prochaines semaines sera son seul compagnon de route. Il contient le strict nécessaire, le seul luxe qu'elle s'est autorisé est un cahier pour prendre des notes et un livre de Paolo Coelho qui porte le même nom que son voyage : *Le Pèlerin de Compostelle*. Elle sait que par moments elle en haïra le poids, mais elle sait aussi qu'il contient tout ce qu'elle pourra appeler *chez elle*. À partir de maintenant, *chez elle* signifiera un tee-shirt propre, une lampe de poche et une crème à l'arnica pour les jambes fatiguées. Pas grand-chose de plus.

En attachant distraitemment ses cheveux, ses doigts habitués à ce geste répété à l'infini, elle se demande s'il existe un moyen de balayer les résidus de rêves et la nostalgie.

Tout est la faute du temps, ce drôle d'ami, qui s'est empressé de lui retirer ce sentiment de lendemains entiers, pleins et solides.

L'*entièreté*, c'est ce qui lui manque. À mi-chemin entre les trente et les quarante ans, la route semble toute tracée. Comme si ce qui lui manque et ce qu'elle a perdu la caractérisaient plus nettement que ses conquêtes.

Peut-être que les cartes peuvent encore être redistribuées, pense Alma en descendant pour le petit déjeuner. Non : elles *doivent* être redistribuées.

Après un café noir et une demi-baguette tartinée de beurre et confiture, elle utilise le téléphone de la pension pour appeler ses parents. *Oui, maman, tout va bien. Je sais qu'il est très tôt, je m'apprête à partir. Bien sûr, je ferai attention, on s'appelle ces jours-ci, passe le bonjour à papa.*

Elle fait tamponner sa carte de pèlerin, le premier sceau d'une longue série, puis elle sort les seules affaires dont elle aura besoin : une liste des villages à traverser, écrite à la main sur un bout de papier, et une carte détaillée du Chemin français.

Elle est prête. Tout voyage enseigne une manière d'aller et elle ne sait pas encore jusqu'où ce chemin l'emmènera. Elle ne sait pas encore que la distance n'est pas celle des kilomètres foulés, mais celle à parcourir pour se rapprocher de soi.

Elle passe la porte et se serre dans son blouson pour se protéger du froid et de la brume, soudain seule dans l'éclosion du jour.

Nous respirons, libres

Neuf mois plus tôt, septembre

Cette année-là, l'été s'était prolongé. À la mi-septembre, seules les ombres qui s'allongeaient sur les collines du Basso Monferrato rappelaient que les jours étaient plus courts. L'air était limpide et le vert des prés plus doux, il annonçait l'automne. La lumière du ciel sans nuages se glissait entre les rangées de vigne et éclairait les rangées ordonnées de petits peupliers.

Le jour où Alma et Monica arrivèrent à Varengo ressemblait à un décor de théâtre. Elles sortirent du car, terrassées par la chaleur après ce long voyage, prolongé encore par un tracteur qui peinait à grimper sur la route étroite. Au cours du dernier tronçon, déjà à Monferrato, leurs yeux s'étaient habitués à l'horizontalité des champs, rompue par les alignements irréguliers de rouleaux blonds comme du foin mûr.

Elles descendirent juste après le village, à l'entrée d'un chemin de terre bordé d'arbustes. Elles traînèrent

leurs valises à roulettes sur quelques mètres de gravier et l'*agriturismo*, la ferme-auberge, apparut après le virage. Elle s'appelle *Pom Granin*, leur avait précisé le chauffeur, expliquant que cela signifie *grenade* en piémontais. Elles l'avaient choisie sur Internet et ce qu'elles découvraient correspondait aux photos, avec ses murs jaunes et son porche orné de larges rideaux blancs, voiles marines gonflées par un vent léger. À l'abri de la grande maison se trouvait l'écurie et, devant, la barrière du manège.

Alma pensa : *Cela valait la peine de travailler tout l'été pour être ici, maintenant.*

Parfois, la première impression contient déjà les pensées qui suivront.

Une femme aimable et essoufflée les accueillit à la porte, expliquant qu'il s'agissait d'un petit établissement familial, qu'elles ne devaient pas s'attendre à du luxe mais qu'ils se mettraient en quatre pour les satisfaire. Elle les accompagna à leur chambre, murs blancs et bois. Depuis le balcon le ciel était haut, tellement haut.

« Tu vois, j'ai bien fait d'insister », fit remarquer Monica en lisant dans les pensées de son amie. « Il était temps d'arrêter les vacances à la mer.

— C'est vrai, je suis contente de t'avoir écoutée. J'espère juste ne pas faire un vol plané dès que je poserai mes fesses sur la selle. »

Cela faisait des années qu'elle n'était pas montée à cheval et l'idée la faisait frissonner : l'inconscience de la jeunesse était passée, maintenant il faudrait composer avec

la peur de tomber. Or, sans un peu d'inconscience, on est sûr de tomber. Ou bien on n'essaie même pas, ce qui est pire.

L'écurie sentait le cuir, le savon et le souffle chaud des bêtes. Elle comptait une vingtaine de chevaux, à vue de nez. Alma la traversa en retenant son souffle : leurs robes luisantes de sueur, dans la pénombre de l'après-midi, semblaient infinies. Monica était restée dans la chambre pour se rafraîchir, mais Alma n'avait pas résisté à la curiosité de jeter un coup d'œil aux alentours.

Elle se serait attendue à entendre John Denver, avec ses histoires de cow-boys et de prairies. Pourtant, c'était la voix de Battisti qui sortait de la vieille radio de l'écurie.

Elle avançait lentement, comme si un mouvement brusque pouvait énerver les bêtes. Elle fut attirée par un Haflinger plutôt trapu, un palomino, à l'expression comique. Elle tendit les doigts vers le nez du cheval, qui s'écarta, plus agacé qu'effrayé. Alma retira son bras comme si elle avait reçu une décharge.

« De bas en haut. »

La voix dans son dos la fit sursauter. Une silhouette à contre-jour approcha et tendit sa main robuste sous le menton du cheval, qui sortit la tête du box pour recevoir des caresses.

« Par-dessus ça fait peur, par-dessous ça persuade. »

L'homme frotta sa main sur son jean pour la nettoyer avant de la tendre à la femme.

« Je m'appelle Bruno, et lui c'est Pongo. Bienvenue. »

Alma le regarda plus attentivement : chemise légère à carreaux, les manches roulées jusqu'aux coudes, cheveux ébouriffés, yeux noirs comme des canons de fusil. La peau marquée par la succession des saisons, le nez légèrement tordu et une bouche — plus douce que ses manières — dont les commissures remontaient légèrement.

« Alma », répondit-elle en tendant une main décidée.

Instinctivement, la femme redressa ses épaules et arrangea ses cheveux.

Le corps sait tout de suite ce que l'esprit comprend plus tard. L'esprit a son rythme, avec ses enchevêtrements de mais, de pourquoi et de malgré tout à élaborer.

« Je serai votre moniteur d'équitation pour les deux semaines à venir. Si ça vous va, demain on fait un essai et, s'il n'y a pas de difficulté particulière, on part en promenade. »

Alma regardait l'homme en essayant de se rappeler ce qu'elle portait, et si ce matin-là elle s'était maquillée ; elle craignait d'avoir l'air fatiguée, après le voyage. Elle se préoccupait généralement assez peu de son apparence, parce que d'une certaine façon elle savait, sans pour autant en être consciente, qu'elle n'avait pas besoin de le faire. Peut-être d'ailleurs que cette confiance distraite était plus attirante encore que sa chevelure abondante et ses yeux clairs, surtout maintenant que l'âge ne jouait plus dans la même équipe que sa beauté.

Elle se rappela, sans savoir pourquoi, que son ex-petit ami, le dernier en date, l'avait toujours préférée les cheveux

lâchés sur les épaules, comme maintenant. *Il n'est pas dit que cela lui plaise, à lui*, se surprit-elle à penser. Mais entre-temps, avec un geste impulsif du bras, elle les avait déjà placés sur le côté.

« Demain matin le petit déjeuner sera servi à 7 heures. J'imagine que vous allez vous coucher tôt, il n'y a pas grand-chose à faire par ici, poursuit Bruno avec une pointe d'ironie. Je vous attends pour 9 heures. »

Alma se maudissait de n'avoir pas emporté son tee-shirt bleu, celui qui mettait ses yeux en valeur, et de n'avoir pris qu'une seule jolie robe, au lieu de tous ces trucs ridicules. *Prends des vêtements confortables*, lui avait conseillé Monica avec son pragmatisme habituel. Elle se sentait bête de l'avoir écoutée.

« ... maintenant je retourne aux champs, le foin m'attend, s'il y a quoi que ce soit demandez à ma mère ou à ma sœur, vous les trouverez dans la maison. À plus tard. »

En souriant, il retroussa à nouveau la commissure de ses lèvres.

... Tu ne peux pas comprendre, si tu veux appelle-les... émotions...

Alma dit à peine au revoir. Elle sentit que ces mots qui ne venaient pas contenaient un début de capitulation. Elle ne savait pas l'expliquer mais elle repensa, pour la deuxième fois de la journée, qu'elle avait bien fait de travailler tout l'été pour ce moment.

Le lendemain matin, Alma et Monica descendirent de bonne heure. Bruno les attendait, frais et dispos. Il s'affairait depuis un bon moment : il avait déjà apporté de l'eau aux animaux, fait les boxes et nettoyé la cour. Il était si occupé qu'il ne vit pas les jeunes femmes arriver. Alma le regarda remplir les seaux et les mangeoires et saluer les chevaux d'une tape sur le flanc, comme on salue un vieil ami.

Certains hommes ont moins d'égards pour leurs semblables.

Quand Bruno les aperçut enfin, il leur adressa le même regard vif. Il les interrogea sur leurs expériences équestres. Après plusieurs questions précises, destinées non pas à bavarder mais à s'informer, il leur expliqua comment seller un cheval.

« Je vous montre, ensuite je vous laisse faire. Panser un cheval, ça vous apprend comment le traiter et ce que vous pouvez lui demander ce jour-là. »

Il sortit des cure-pieds, des tapis, des selles et des harnais. Ses gestes étaient assurés, il était dans son élément, maître absolu de l'espace qui l'entourait. Il maniait tout avec la précision d'un alchimiste et la désinvolture d'un jongleur. En regardant ses mains, Alma imagina un vrai magicien, pas un prestidigitateur. Peigner la crinière, sangler, enfile le mors. Elle y vit la beauté de ceux qui savent mettre de la poésie dans la simple répétition des gestes.

Une fois en selle, Alma se raidit un peu.

« Respire profondément, dit Bruno en venant vers elle. On peut tomber de cheval, mais on va faire en sorte que cela n'arrive pas aujourd'hui. »

Il sourit.

Elle sentait les flancs de la bête bouger sous elle, son encolure répondre aux mouvements des rênes entre ses doigts. Son cœur battait la chamade. *Ceux qui n'ont jamais vu le monde depuis le dos d'un cheval ont raté quelque chose*, pensa-t-elle.

Après quelques tours pour se roder, elles étaient prêtes à partir en promenade. Bruno sauta en selle d'un mouvement rapide : bride à la main, un pied dans l'étrier et il était en place. Ses longues jambes frôlaient la robe grise, ses épaules droites s'alignaient avec l'équilibre de l'horizon.

Monica, détendue, se laissait bercer ; Alma avait les bras raides, comme à moto, le dos trop droit, les chevilles verrouillées. Bruno se retournait de temps à autre pour contrôler l'allure, corriger les postures. Ils entrèrent dans un bois, empruntèrent un chemin en montée où les chevaux avaient à peine la place de passer et où il fallait baisser la tête pour ne pas se cogner aux branches. Au sortir d'une clairière apparut une enfilade de petits jardins potagers, mouchoirs de poche brodés de basilic et de labeur ; des corneilles aussi grosses que des chats volaient au ras du sol pour attraper des insectes et des graines, profitant de la distraction du paysan.

Bruno racontait le monde qu'il connaissait : le nom des cultures, *ça c'est du maïs, voici les épis, les tournesols doivent sécher debout si on veut en tirer de l'huile, là c'est un champ de soja*. Il expliquait la taille des fruitiers, quelles branches sacrifier, comment renforcer le tronc. Il décrivait l'impertinence des renards qui pointent leur museau dans

REMERCIEMENTS

Chaque livre représente de nombreux voyages. Merci à ceux qui m'ont accompagnée sur ce bout de chemin.

À Fiammetta Biancatelli, Ombretta Borgia et Paolo Valentini, de la Walkabout Literary Agency, pour leur contribution professionnelle très précieuse, et pas uniquement.

Aux éditions De Giunti pour avoir pris cette histoire à cœur.

À Barbara et Sergio pour avoir fait le premier pas, il y a des mois. À Cristiana, pour le chemin de Compostelle parcouru ensemble. À Barbara pour les photos et les inspirations. À Greta, Roberta et Betta pour le soutien quotidien. À Simona pour avoir prêté à Alma le nom de sa librairie, Alicante.

Aux amis qui jouent les fans, sans qui aucun chemin ne serait aussi beau.

À ceux qui m'offrent du temps pour l'écriture : Gianna, Elio, Giusy, Gianpiero, Franco, Lorena, Carola. À Federico, un homme qui ressemble aux mots qu'il prononce. À Lemuele et Eliandro, mes meilleurs ports d'ancre. À ma mère qui, avec son optimisme enthousiaste de mère, me disait : « Écris, tu es douée pour ça. »

Merci à Carlo Urbani, un héros contemporain que je n'ai pas eu le privilège de rencontrer mais dont je me suis librement inspirée pour l'histoire de Manuel.

